Bibliothèque de " LA BATAILLE „

A l'Aube d'un Siècle

I

LE MOUVEMENT LIBERTAIRE

PAR

Paul SOSSET (Flaustier)
Docteur en philosophie et lettres

2me ÉDITION

NAMUR
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE L. ROMAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
59, RUE DE FER, 59

1899

Aux Jeunes!

A vous tous qui nous avez généreusement soutenu et inspiré dans la tâche — si délicate à cette époque de reulerie et d'inquisition — de propager les idées libertaires et qui n'avez jamais douté, ni de la pureté de notre Idéal ni de la droiture de nos intentions ;

Aux martyrs vaincus dans la bataille pour le triomphe de l'Emancipation;

Nous dédions cet opuscule de la Bibliothèque de La Bataille, *sans autre désir que de le rendre accessible à tous.*

P. Flaustier.

A L'AUBE D'UN SIÈCLE

Le Mouvement Libertaire

I

La Liberté

Entre l'anarchisme et le libéralisme existe une opposition semblable à celle du feu et de l'eau.

L'anarchie proclame la contradiction expérimentalement irréductible de la liberté et de la propriété.

Le manchestérianisme ou libéralisme économique, malgré les étiquettes mensongèrement démocratiques dont ses pontifes l'affublent, prétend fusionner ces deux facteurs contradictoires.

Par voie de conséquences, la politique des uns heurtera celle des autres.

Le manchestérien logique avec ses principes, ornera sa sainte et inamovible propriété de tout le décorum étatiste et gouvernemental destiné à prévenir les actes « anti-sociaux » ou « subversifs » dont la fréquence détruirait son « ordre social » : Fonctionnarisme, magistrature, armée, douane, colonisation, constitueront les précieux remparts de l' « ordre » ; l'intervention de l'Etat ne sera écartée doctrinalement que si elle ne contribue point à renforcer la propriété individuelle, et l'autonomie de l'homme sera le masque tout destiné à cette non-intervention des pouvoirs publics.

L'anarchiste, dirigeant ses acerbes critiques contre les bases jugées « fatales et inamovibles » de la société

« autoritaire parce que capitaliste, » serait d'un illogisme exemplaire en reconnaissant perfectibles les multiples rouages de l'immense machine gouvernementale ; l'*expropriation* des moyens de production doit, à ses yeux, entraîner comme corrolaire l'abolition d'un Etat politique et militaire qui incarne, à travers l'histoire, la domination d'une classe parasite sur l'immense majorité des hommes ; et il combat l'organisation centralisée et despotique de *tous* les gouvernements, non pas seulement au nom de l'*autonomie individuelle*, mais aussi au nom de l'*Evolution*.

Le *manchestérien*, en dépit de l'évolution de l'organisme social, se déclare incompétent en présence des terribles disproportions de fortunes et du chaos politique et moral qui en résulte ; ce chaos peut, à ses yeux, assurer à chaque être un bonheur relatif.

Le *libertaire*, au contraire, ne trouvera point de bonheur conciliable avec l'idée propriétaire : celle-ci sera toujours une idée contre nature, par le fait seul qu'elle se supériorise à l'imprescriptible droit de vivre, le plus naturel des droits.

« Elle garde de ses origines une odeur de sang et de » rapines, toutes les duretés de l'imbécile orgueil du vain- » queur plantant sa lance dans la terre. » (Barrucand, *Le pain gratuit*, ch. I, page 7.)

Dans l'ordre moral, esthétique, intellectuel, la propriété déprime nécessairement la bonté native de l'individu, en provoquant chez lui des représailles et en soulevant la révolte vengeresse de ses instincts.

Elle rompt l'harmonie, parce que les baïonnettes, les prêtres, les tortionnaires préposés à sa sauvegarde ne peuvent empêcher les actes « anti-sociaux » de se multiplier à l'envi, et du sommet même de nos palais de justice la démoralisation est déversée à pleins flots.

Tant qu'elle régira le monde, tout essai d'individualisme *absolu*, se heurtant à la réalité brutale du déséquilibre des intérêts, se résoudra inévitablement dans la tyrannie et ne

pourra se draper du manteau de l'anarchisme ; ce même antagonisme d'intérêts ne laisse, au contraire, à l'altruisme d'autre sort que celui d'aboutir à la duperie sinon à l'esclavage.

Dans le même ordre de déductions, les échecs des tentatives communistes faites au Texas, au Brésil, dans l'Argentine, ne prouvent *rien* contre la praticabilité des théories anarchistes, prouvent *tout* contre la société propriétaire ; pour citer un exemple plus récent encore, la tyrannie signalée au *Vooruit* de Gand, l'impossibilité d'y appliquer *hic et nunc* les principes socialistes dans leur intégralité, ne démontrent nullement le caractère utopique de la coopération libre et fraternelle ; telle est la structure sociale, si puissants sont les antagonismes qu'elle crée, qu'un génie supérieur à Anseele se serait également heurté à la brutalité de l'ambiance capitaliste et autoritaire.

Pour résumer ces considérations, voici ce que nous pouvons établir :

La liberté bâtie sur l'inégalité, voilà le manchestérianisme.

La liberté déduite historiquement de l'instauration de l'égalité économique, voilà le socialisme anarchiste.

L'individu prétendûment ou illusoirement souverain au sein de la gigantesque hiérarchie autoritaire, voilà l'individualisme *bourgeois*.

L'individu devenant *naturellement* souverain au sein d'une ambiance réalisant l'ordre par la solidarité, voilà l'individualisme *libertaire*.

Veut-on nous permettre une dernière comparaison ?

Le bourgeoisisme social est une immense échelle verticale où chacun aspire à monter, sur les échelons de laquelle tous se heurtent, se poussent et provoquent des secousses perpétuelles menaçant la stabilité.

La société *anarchiste*, au contraire, est une échelle horizontale sur laquelle chacun circule en pleine liberté, confiant dans la stabilité, sans nuire à autrui, sachant que l'épanouissement de sa personnalité, loin d'enrayer celle

du voisin, ne contribue qu'à la vivifier dans une harmonie spontanée.

L'abîme est donc complet entre la pseudo-liberté bourgeoise et l'anarchie; le démontrer fut toujours notre premier souci.

II

L'Idéal libertaire

Loin d'émettre une vague affirmation de liberté, l'anarchie, contrairement à la vieille métaphysique libérale, désire placer cette liberté dans des conditions telles qu'elle ne soit point *illusoire*; tandis que le libéralisme orthodoxe aboutit, dans son dédain de l'égalité économique, à instaurer la tyrannie des uns, à prolonger l'esclavage des autres, l'anarchisme se rend compte de la nécessité d'une transformation profonde, se répercutant dans les bases mêmes de l'organisme social.

Sébastien Faure, dans la *Douleur universelle*, page 28, établit de la sorte les données du grand problème : « *Instaurer un milieu social*, qui assure à *chaque individu* » toute la somme de *bonheur* adéquate, *à toute époque*, » au développement progressif de l'humanité. »

Cette définition révèle la portée à la fois *positive* et *humanitaire* de l'anarchie. Si nous la reprenons point par point, nous pourrons nous convaincre de l'inanité des attaques dirigées contre nous par ceux de nos frères ennemis qui s'adjugent le monopole du « socialisme scientifique. »

Instaurer un milieu social...

Cela ne suffit-il pas à prouver que l'individualisme ou souveraineté de l'individu désormais affranchi des entraves économiques, politiques et morales, sera une conséquence historique, *déduite* de conditions nouvelles; qu'il puisera sa sève dans une ambiance sociale autre que la nôtre, se développera sur un terrain favorable, tel un grand chêne dont les racines plongent dans un sol nourricier?

Loin d'être un *dogme* prêché par les métaphysiciens et les rhéteurs de la vieille école, cet épanouissement luxuriant du *Moi* exige au préalable une transformation radicale des conditions sociales; alors, le jeu spontané des égoïsmes créera l'ordre, tandis que leur choc irrationnel aboutit aujourd'hui au plus effroyable chaos.

... A chaque individu...

Ces mots ont leur éloquence.

L'anarchie, loin de vouloir immoler une *minorité* aux désirs de la *majorité*, loin de prêcher l'holocauste des uns au profit des autres, revêt au contraire une portée *intégrale*.

Elle embrasse, dans une large et souveraine envolée, les classes les plus diverses de la société; ni « bourgeoise » ni « ouvrière, » elle désire avant tout être *humaine*, et c'est en cela qu'elle *seule* peut se réclamer de l'individualisme.

Borner son horizon à la chute des gouvernements *bourgeois* auxquels succéderaient des oligarchies *ouvrières*, culbuter le Tiers-Etat pour mettre entre les mains du Quatrième-Etat le soin de régler à sa fantaisie les besoins de tous, c'est *déplacer* le mal, non le guérir.

Où commence d'ailleurs le bourgeois? Où finit-il?

Appelle-t-on bourgeois celui qui « pense et agit bassement? »

Dans ce cas, il faut bien avouer que les trois quarts des ouvriers d'aujourd'hui sont d' « affreux bourgeois, » tandis que sous nombre d'habits bien « corrects » battent des cœurs généreux; un ouvrier parvenu au grade de chef de syndicat, un politicien socialiste au cerveau bourré d'inepties, ne sont-ils pas au moins aussi *bourgeois* que les hommes nés dans une aisance relative mais faisant fi des prébendes, mandats, places, sinécures?

Appelle-t-on bourgeois « celui qui n'est pas exploité, mais qui exploite? »

Dès lors, est-il actuellement *un seul homme* qui puisse

n'être victime d'aucun lien factice, d'aucun préjugé économique ou moral, d'aucune tyrannie de l'« opinion publique? »

Et, d'autre part, l'ambiance actuelle n'est-elle point *chaotique* à ce degré que les prolétaires, eux aussi, forcément armés les uns contre les autres, s'exploitent, se livrent une concurrence déloyale, s'entredéchirent à belles dents?

La vérité est que la douleur s'abat sur toutes les têtes, que l'être humain se débat, dès son enfance jusqu'à sa mort, dans les griffes crochues de l'autorité; chacun ressent les morsures des iniquités sociales; chacun rêve un désaccord moins brutal entre la réalité et les désirs.

Aussi la question sociale vise-t-elle, non le bourgeois ou l'ouvrier, mais à la fois l'homme d'en haut et celui d'en bas; elle plonge ses racines dans l'individu.

Les protagonistes de « classes » démentent, d'ailleurs, dans la pratique quotidienne les solennelles affirmations dont ils émerveillent leurs auditoires niais.

... La somme de bonheur....

La question est avant tout une question de *bonheur*; que de tonitruants rhéteurs agitent les grands mots de Fraternité, de Dévouement, de Progrès, qu'ils se posent en martyrs de l'humanité, inculquent à leurs auditeurs les notions d'abnégation, d'humilité, d'écrasement de l'individu devant « la grandeur du Parti », ces sectaires ne parviennent qu'imparfaitement à donner le change à la fraction raisonnable de leur public.

Le bonheur individuel, tel est le *criterium!* Tel est le ressort! Celui-là même qui le nie, aveuglément en reçoit les impulsions.

L'humanité, d'après certains « scientifiques », serait le jouet de la seule fatalité historique; tout « sentiment » serait broyé sous la meule des phénomènes économiques.

Oublient-ils qu'à côté des lois *historiques*, il y a les facteurs *psychologiques?*

Le développement *physiologique* et *psychologique* de

l'*individu* a précédé, selon nous, son développement *économique*.

L'homme est antérieur à la société.

Celle-ci, sans le moindre doute, est sérieusement *déterminée* dans sa marche par les facteurs *économiques*; nous concédons même que ces derniers sont importants au point qu'ils brisent souvent l'initiative personnelle.

Mais la société, dès son enfance, n'en décrit pas moins un *certain idéal*.— Dans les cellules premières, se trouvaient des germes de perfection que les circonstances purent dévier ou accélérer, mais qui réapparaissent sans cesse, s'affirment à travers les âges, déconcertent les plus obstinés *fatalistes*.

Sans doute, les cataclysmes enregistrés par l'Histoire étaient *influencés* par les développements ou perturbations économiques; sans doute, le mode de production, de consommation, de distribution des biens était un facteur dont l'importance ne put échapper à aucun analyste impartial; mais ces mouvements gigantesques, procréateurs de mondes nouveaux, n'en poursuivaient pas moins un certain objectif *moral;* ils révélaient une tendance relevant de la philosophie et cet objectif fut toujours le même : le plein développement des germes de perfection renfermés dans les cellules primitives, l'arrivée à maturité des énergies potentielles que celles-ci recélaient, en un mot la conquête graduelle de ce bel équilibre, de cette harmonie de nos facultés, de cette large satisfaction de nos désirs moraux dont le fonctionnement normal constitue le *bonheur*.

Tandis que nombre de socialistes réduisent le problème à une simple question de *ventre*, nous croyons être plus « scientifiques » à notre tour, en élargissant les horizons et en prêchant la philosophie du *bonheur intégral*.

Etre heureux, jouir du bel équilibre normal, comprend la satisfaction de *tous* nos désirs, sans en excepter aucun, bien entendu de ceux que l'on peut raisonnablement *exiger* d'un milieu social donné. C'est pour cela que les idées

anarchistes sont professées par un nombre considérable d'artistes, d'écrivains et de savants.

La caserne collectiviste les déconcerte.

Le véritable socialisme intégral les réconforte.

La première adore le fait, méprise l'idéal.

Le second concilie les nécessités économiques et les larges données de la psychologie.

***

Voilà donc la *tendance* de l'anarchie.

Comme nous le faisions remarquer au commencement de ce chapitre, nous empruntons à l'auteur de *la Douleur universelle* la façon de concevoir le problème.

Chaque libertaire peut (et même nous serions tentés de dire *doit*, si bien entendu on n'attache à ce mot aucune portée autoritaire), se former avant tout une conception *personnelle*, *originale*, sur les questions de détail, et surtout sur les moyens de travailler à la diffusion de son idéal.

Mais la définition donnée par S. Faure nous parait si *large*, reflète une portée tellement humanitaire, découle si naturellement des tendances *indéniables* de l'homme et cadre si *logiquement* avec les données de la raison pratique que, sans être imbu de l'esprit de chapelle, nous avons cru la faire nôtre, nous dirons même la « paraphraser ».

Que ceux qui ont lu la *Douleur universelle* ne voient chez nous d'autre prétention que celle de *vulgariser* une définition qu'ils n'hésiteront pas à faire « leur ; » qu'ils émettent d'ailleurs leurs objections ; n'étant pas rédacteur d'un journal socialiste-autoritaire, nous leur répondrons autrement que par des injures.

III

Destructeurs, utopistes, névrosés

De la *tendance* que nous reconnaissons à l'anarchie, découlent trois conséquences sur lesquelles nous insistons,

étant donné le degré de mauvaise foi ou d'ignorance que les exploiteurs apportent dans la façon *mensongère* dont ils présentent nos idées à la *masse imbécile* qui marche aveuglément sous leur houlette.

Du fouillis d'inepties entassées dans les canards d'autant plus imposteurs qu'ils se revêtent doctoralement de la *toge* scientifique, nous extrayons trois arguments pouvant se condenser dans les trois affirmations suivantes :

1° L'anarchie, c'est la *pandestruction;*

2° L'anarchie, c'est un vague rêve de *Paradis chimérique* ;

3° L'anarchie n'est qu'une *floraison putride (!)* d'une société tombant en ruines; elle relève de la pathologie sociale.

Nous nous gardons bien d'examiner le degré de contradiction que présentent ces trois affirmations.

***

1° A ceux qui, prenant les choses telles qu'on les leur présente dans l'*unique* journal dont ils font leur pâture « intellectuelle..., » ne voient dans l'anarchiste que le destructeur universel, nous opposons la belle et humanitaire définition donnée plus haut. — Cela suffit.

L'anarchie, c'est la synthèse établie entre l'idéalisme philosophique et le réalisme historique.

Idéalistes, nous le sommes, dans ce sens que nous poursuivons le *bonheur*, objectif avoué de nos luttes quotidiennes, tendance naturelle et *insurmontable* de *tous* nos organes, base de toute notre *philosophie*, criterium de notre *morale*, capitalisation lente et continue des souffrances du passé.

Réalistes, nous devons bien l'être, en ce sens que nul d'entre nous n'échappe à l'ambiance cosmique, ne surmonte les lois physiques, ne lutte sans peine contre l'hérédité, l'atavisme, le milieu géographique, les nécessités de transiger avec les aspirations du prochain et de ne point rompre le pacte moral de solidarité.

Loin d'entrevoir une société où des monstres à faces humaines s'entredéchirent et où l'incendie embrase les édifices de cette lueur de pourpre dépeinte dans les livres de Jules Verne, nous voyons dans l'anarchie, non le chaos, mais l'ordre.

Oui, l'ordre! Non plus l'ordre tel qu'il régnait à Varsovie, tel qu'il se manifeste aux environs des cimetières; non plus l'ordre assuré illusoirement par des millions de baïonnettes, des théories d'enjuponnés et des légions de frocards; non pas l'ordre étouffant la pensée, comprimant toute initiative, réduisant l'homme à un automate inconscient; non pas l'ordre régnant au Parti ouvrier! Mais l'ordre jaillissant spontanément de l'*association libre de producteurs se groupant suivant leurs affinités*, exploitant les domaines les plus variés de l'activité humaine d'après les données de contrats librement débattus et conclus, harmonisant les lois scientifiques et les nécessités ambiantes.

L'ordre basé sur la liberté, non sur la contrainte.

L'idée de contrat substituée à l'arbitraire gouvernemental.

L'harmonie de la nature remplaçant le désarroi de l'autorité.

L'anarchie, disent nos ennemis, est un vague rêve de Paradis terrestre et, ce disant, ils s'allient, politiquement parlant, aux démocrates chrétiens dont le « Paradis céleste » est un des grands dérivatifs au problème social.

Ce que nous avons développé fait justice de pareille affirmation.

L'anarchie ne se présente pas aux hommes sous forme d'un plan *tout fait* de reconstruction sociale. Elle n'est point le produit de quelque imagination en délire, le résultat de quelque masturbation cérébrale.

Les anarchistes ne présentent point leurs idées comme les marchands leurs panacées ou les politiciens leurs programmes.

Pouvons-nous, sans être des imposteurs, tracer dans les détails les plus minutieux, les innombrables rouages de la

société dont l'élaboration sera l'œuvre du *temps*, infatigable destructeur de tout ce qui a rempli sa mission historique?

Que répondre à ceux qui nous demandent comment fonctionneront les postes, téléphones, télégraphes, sinon que l'anarchie est avant tout une *tendance*, un courant *analysable* mais irrépressible, indisciplinable? Sapant tous les dogmes, nous serions illogiques en nous claustrant dans des *programmes* que les évènements balayent avec plus de véhémence que le vent charriant les feuilles d'automne!

Ne nous suffit-il pas d'être porté par le grand courant de protestation des esprits libérés d'antiques croyances et aspirant à ébranler les murailles de l'autorité qui déprime et avilit?

Meurtris dans leurs appétits, leurs idées, leurs sentiments, les anarchistes réveillent les courages de leurs frères frappés à l'estomac, au cerveau ou au cœur; ils dégagent leurs conceptions des malentendus et des fausses interprétations; ils approfondissent les causes de la *Douleur humaine* et les trouvent dans les institutions économiques, politiques, morales, issues elles-mêmes de l'autorité; ils remettent en question tout le fonctionnement social, semblables en cela aux penseurs du XVIII[e] siècle. A ceux qui, néanmoins, veulent entrevoir un coin de l'avenir et se rassurer tout au moins au sujet de la *possibilité* d'une *ambiance* réalisant les conditions normales de bonheur et de liberté, ils répètent le seul argument péremptoire : *Suffisance de produits!*

Au sein même de notre organisme social, malgré les antinomies frappantes déroutant la production, en dépit du déséquilibre des intérêts, l'autorité, semeuse d'obstacles innombrables, n'a pu empêcher qu'*il existe suffisamment de richesses produites et productives.*

Assez de richesses matérielles;
Assez de ressources intellectuelles;
Assez de trésors moraux.

La population doublât-elle, que le globe recèle plus de produits qu'il n'en faut pour nourrir les êtres.

Les statistiques le constatent; les frais corroborent les statistiques. Que devient, dès lors, la fameuse thèse de la nécessité de la lutte entre les êtres pour la dispute du pain quotidien?

Que devient la théorie de l'élimination fatale des faibles par les forts?

Où surgit la nécessité d'une *sélection?*

Pourquoi l'éternité d'un *antagonisme d'intérêts*, quand, de l'ambiance *actuelle*, éclate, rayonnante et lumineuse, la démonstration d'une *possibilité* de vivre sans être broyé sous la meule « de l'élimination des uns par les autres? »

L'anarchie ne cesse-t-elle pas d'être utopie?

Si, malgré ses misères, ses déperditions de forces vitales, ses préjugés moraux, l'*ambiance actuelle* renferme la *possibilité* d'une société *équilibrée*, *harmonique*, *normale*, la propagande libertaire ne trouve-t-elle point sa *justification scientifique?*

Existerait-elle sans cela?

L'utopie s'appuie sur des éléments *intangibles*, *irréels*.

L'anarchie plonge ses racines dans des constatations *tangibles*, *réelles*.

C'est la logique des *faits* qui forme l'anarchiste!

C'est d'un *milieu social donné*, d'un monde qu'il *voit*, dont il *participe*, qu'il conclut à la réalisation *poursuivable* d'une somme de *bonheur* plus adéquate au développement de la société.

Comme il ressemble peu « au vague rêveur du Paradis terrestre! » Combien peu il mérite d'être rangé parmi « les floraisons putrides d'une société tombant en ruines! »

IV

Ordre et désordre, égoïsme et altruisme

Les bouleversements politiques jalonnant l'histoire, les vicissitudes des organismes économiques, tout ressort de

la grande, de l'éternelle évolution. Or, l'anarchie correspond précisément à cette phase de l'évolution des sociétés où les classes ont disparu, où la politique est absorbée par l'économie sociale, où l'autorité gouvernementale, ayant épuisé sa mission historique, fait place à un milieu dans lequel des êtres libres réalisent l'*ordre* par le simple jeu des forces naturelles et l'harmonie spontanée des données scientifiques.

Nous sommes évolutionnistes au même titre que le géologue, le chimiste, l'historien; lors même qu'une fissure violente se manifeste dans la vie des sociétés, nous disons, avec Elisée Reclus, que « les petits événements que nous appelons des révolutions ne sont que des vibrations presque insensibles, des apparences. » Cette réconciliation de l'anarchie et de la science positive n'est-elle pas l'indice le plus réconfortant des prochaines moissons?

Comme les temps sont changés! Quel prodigieux revirement dans les esprits indépendants et généreux!

Jadis, un peintre officiel représentait l'anarchie de la façon suivante :

Une femme dont toute l'attitude respire la terreur; ses cheveux flottent en désordre sur ses épaules; ses yeux sont couverts d'un bandeau; ses vêtements sont déchirés; ses pieds foulent un faisceau de baguettes représentant la sainte alliance des peuples; de la main gauche, elle agite une torche incendiaire; de la main droite, elle brandit un glaive tranchant; le reste du tableau représentait une ville en proie aux flammes et de livides individus occupés à se dévorer comme les loups.

Qui donc, s'il n'est un cuistre encroûté, verrait aujourd'hui, dans cette peinture, autre chose que notre société bourgeoise vermoulue et agonisante, hâtant sa disparition par les persécutions qu'elle exerce contre nous?

Le désordre, il existe, et son existence effrontée est le motif de la guerre livrée par l'anarchie aux institutions sociales. — Les gens sensés laissent aux économistes de la vieille école ou à ceux du socialisme édulcoré ces vieux

clichés d' « organisation anarchique de la production, » d' « anarchie dans la morale, » dont la répétition obstinée sert tout simplement à mettre en relief l'*incurable pédantisme* et l'indécrottable routine des mannequins de notre Guignol législatif; véritables momies égyptiennes, ces *magisters édentés* en arrivent à ne pas discerner l'évolution des idées et à prendre leur calvitie pour la seule opinion soutenable. Mais, d'autre part, il importe aussi que les libertaires s'efforcent, par leur apostolat incessant et leur conduite logique, à dissiper les malentendus qui pourraient encore exister au sujet de l'interprétation du mot et de la chose.

L'anarchie représente un état social où la liberté de l'individu et du travail individuel est la garantie de la prospérité individuelle et du bonheur général.

Elle n'est pas le déchaînement des passions basses, pas plus qu'elle n'exige l'absorption de l'individu dans la collectivité.

L'homme n'étant ni purement égoïste, ni purement altruiste, l'expansion de la liberté humaine ne conduit ni au désordre ni à l'abnégation personnelle. Le plus simple serait toujours de définir l'anarchie « l'équilibre des intérêts. »

Le *Moi* garanti par autrui, — Autrui participant du développement de notre *Moi*.

Comme l'écrivait le philosophe Mackay (*Anarchistes* pp. 399 et 400), « il faudrait amener les hommes à voir » que les intérêts ne se combattent pas, mais qu'au contraire ils s'équilibrent dans une parfaite harmonie quand » ils peuvent se développer librement... Il faut pour cela » une éloquence bien autre que celle de ces insipides » bavards s'ingéniant à entraîner la foule et à lui faire » faire le contraire de ce qu'elle veut au lieu de prendre » l'individu à part, de lui inspirer la confiance en lui-» même.

» Les sciences les plus diverses devraient donner leur » concours à la démonstration théorique de la doctrine

» nouvelle : l'histoire, pour montrer dans le passé les » fautes et les erreurs à éviter dans l'avenir; la psycholo-» gie, pour faire voir combien l'âme est soumise aux » conditions du corps; la philosophie, pour confirmer ce » fait que toute spéculation émane de l'individu et retourne » à l'individu. »

Par l'œuvre du temps, de l'expérience, de la désillusion, nous n'oublierons pas l'essentiel dans tout « parti » naissant, c'est-à-dire la juste et scientifique interprétation de l'idée.

Au lieu de nous livrer à des dissertations à perte de vue sur les morales *égoïste* et *altruiste*, les opposant naïvement l'une à l'autre, voyant bénévolement dans l'homme une *entité absolue*, nous faisons l'effort désirable pour montrer que dans l'immense filiation des sciences, la *morale* est liée à l'*économie sociale*. Dans une société antagoniste comme la nôtre, je ne puis être égoïste sans être un tyran et généreux sans être dupe. Nécessité dès lors de rompre les chaînes économiques qui étreignent à la fois la morale égoïste et la morale du dévouement.

Les institutions économiques, politiques, morales, sont déduites logiquement de l'ambiance *autoritaire*.

Mais l'anarchie, couronnement de l'évolution scientifique, réalisera le point essentiel, l'équilibre d'intérêts, la suppression de la lutte pour la vie. Au sein de l'ordre économique de demain, la morale jaillira si spontanément de la véritable nature humaine, créera une si heureuse harmonie spirituelle que bien peu de philosophes s'arrêteront encore à des controverses presque byzantines entre l'égoïsme et l'altruisme.

V

Vers l'Avenir!

Le sociologue, retraçant les étapes parcourues par l'humanité depuis ses origines jusqu'à nos jours, constate la décroissance progressive de l'autorité.

Les premiers hommes, en lutte constante contre les éléments déchaînés, durent associer leurs efforts et recourir à l'*appui mutuel* contre les obstacles innombrables qui empêchaient la satisfaction de leurs besoins ; simple contrat passager, union spontanée, réflexe peut-être, ce groupement réussit à dompter des forces brutales, à permettre l'extension du genre humain. La ruse, les expédients furent indispensables pour triompher d'ennemis puissamment armés, et l'on comprend combien cette lutte incessante pour le droit de vivre amassa chez l'homme une dose héréditaire d'instincts de combativité, de domination.

Comment s'étonner, dès lors, qu'au sein des premiers groupements sociaux, en dépit des bienfaits *incontestés* de l'appui mutuel et de l'égalité, on vit les mieux doués en muscles, les plus rusés ou les plus serviles reporter contre les chétifs, les bornés ou les fiers toute cette combativité antérieure, si précieuse lorsqu'il s'agissait de briser les obstacles naturels ? L'autorité était née.

Naissance fatale, historiquement et philosophiquement *inévitable*. Les dominateurs s'établissent en *parasites* sur leur prochain ; les institutions économiques apparaissent ; la propriété crée des germes de haine entre les êtres ; la force armée la protège ; les esclaves gémissent sous la férule.

Les institutions politiques s'élaborent et sauvegardent les usurpateurs comme leurs usurpations ; les rouages de l'Etat fonctionnent par cette force motrice et centrale : Autorité.

Mais les soumis se révoltent, des clameurs retentissent contre la minorité dirigeante ; le caractère sacro-saint de la propriété et de l'Etat politique ou militaire est hautement contesté ; dès lors, il faut persuader aux faibles que l'ordre des choses s'harmonise avec des lois morales prétendûment inamovibles ! Les religions s'établissent, prêchant, sous des formes variées, les mêmes notions de soumission, de sacrifice, d'holocauste du *Moi ;* l'autorité divine sanctionne et corrobore l'autorité humaine ; les

obligations morales, l'obéissance aux prêtres, la croyance en de célestes félicités enténèbrent les cerveaux, ligottent les individus.

* * *

Telle fut l'autorité dans ses origines.

Mais à travers l'histoire, elle capitule graduellement ; de plus en plus visible se manifeste, au cours des siècles, la compréhension de la solidarisation fraternelle des efforts humains.

A l'aurore de ce XX^e^ siècle, l'association libre tend indiscutablement à remplacer le désarroi des groupements autoritaires ; la banqueroute des Etats s'accentue, et c'est au sein même de l'*ambiance capitaliste* qu'éclatent les premières lueurs d'un monde nouveau.

Examinons la société dans ses *caractères généraux ;* ou bien étudions ses manifestations *secondaires* ; ou bien encore suivons l'être humain dans les étapes successives de son existence, et partout le même phénomène se manifeste : déchéance de l'autorité.

Voyons d'abord l'évolution sociale en général :

De plus en plus, les *intérêts* de l'individu *tendent* à s'harmoniser avec ceux de la collectivité ; ceux qui prétendent restaurer le droit social comprennent que leur mission primordiale est de développer l'énergie individuelle ; après avoir longtemps subordonné l'homme au groupe économique ou politique, le socialisme *scientifique* lui-même se détermine, dans ses visées pratiques, par les données libertaires ; les formes nouvelles d'association revêtent des caractères *contractuels* dont le socialisme de caserne n'avait pas la moindre notion.

Jadis l'individu était considéré comme « fait » pour la société ; celle-ci n'a plus aujourd'hui de raison d'être que comme vaste champ d'évolution pour l'initiative individuelle ; l'homme n'est plus immolé au groupe, c'est celui-ci qui doit puiser au contraire sa justification dans les avantages qu'il procure à l'individu.

« Pour les anarchistes, la société n'a de raison d'être » que si elle apporte une amélioration à l'homme, pris » individuellement aussi bien qu'en général ; si elle contri- » bue à sa progression, lui permettant une plus grande » extension de ses facultés, sans exiger *aucunes* limita- » tions nuisibles à sa personnalité *autres que celles exis-* » *tant déjà, de par les conditions naturelles d'existence* » *au milieu desquelles il se meut.* » (Jean Grave, *Société future*, 157.)

Ce n'est d'ailleurs qu'à ces conditions que l'évolution pourra s'opérer graduellement d'une forme incohérente à une forme mieux coordonnée.

Voulons-nous étudier la société dans ses manifestations *secondaires?*

La démocratisation des moyens d'échange et de consommation, la vulgarisation foudroyante des découvertes scientifiques, l'écroulement des religions déposant leur bilan devant le rationalisme, les progrès de l'internationalisme, la banqueroute du parlementarisme, le réveil de la personnalité humaine s'affirmant dans l'art : tous ces phénomènes économiques, philosophiques, esthétiques, constituent de puissants courants intensifiant la poussée anarchiste.

* * *

Mais c'est surtout en suivant l'être humain dans les étapes successives de son existence qu'on peut constater les tendances libertaires du siècle nouveau.

Voyons chez l'*Enfant :*

La conception *romaine* du droit paternel tombe en ruines et l'enfant échappe aux lisières du paternalisme ; les pédagogues novateurs font commencer l'égalité dès l'école primaire, en dépit des vieux préjugés conservateurs, et, à Cempuis, M. Robin établit audacieusement la *coéducation des sexes* qui avait d'ailleurs donné d'excellents résultats en Amérique et aux pays scandinaves ; condition *première* de la formation du *couple sauveur*,

pierre angulaire de la Cité future, cette coéducation brave les doctrinaires outrages et les malédictions officielles.

Au parfum de pudeurs sans hypocrisie, au virginal matin d'adolescentes solidarités, les hommes du siècle naissant y respirent, en sa fraîcheur d'aube, tout le tranquille héroïsme à venir d'un monde de justice et de fraternité.

La *famille*, soumise comme toutes les institutions, aux lois insurmontables du Devenir, se dépouille des caractères *juridiques* entretenus par de séculaires préjugés, et les bureaux d'état-civil perdent une bonne partie de leur clientèle.

Car une famille nouvelle s'affirme :

Basée sur l'amour, l'estime réciproque d'êtres émancipés, le dédain du contrôle étroit de l'opinion publique !

La brutale coaction ne suffit plus à obtenir l'unité, car la littérature contemporaine a ébréché les vieilles citadelles.

Les anciennes structures se détruisent, les liens autoritaires se rompent, la baïonnette du gendarme n'est plus une menace suffisante ; la morale nouvelle s'affirme, la femme entend user du droit que possède chacun de disposer librement de soi-même.

Sans doute, les clameurs pudibondes retentissent ; vieux règlements, us démodés, sottes conventions, artificielles contraintes, hypocrites convenances, conventionnels mensonges, tout le vieil attirail répressif est mis en branle par les disciples ténébreux du dogme ; ils veulent « conserver » les « solennelles traditions, » entretenir le *mos majorum*. Hélas ! il n'y a que leur clientèle qu'ils ne conservent et n'entretiennent pas !

Dans la vie du citoyen *majeur*, du « Zôon politicon, » du « votant, » que trouvons-nous ?

Chacun se fraie et fraie aux autres le chemin de l'indépendance.

L'esprit de *parti*, étroit, mesquin, composé de 60 p. c. de servilisme, de 40 p. c. d'études mal conduites, mal digérées, cet esprit qui nous poussait jadis à surveiller le prochain d'un œil sournois, à nous enchâsser dans des

programmes, à briser des vitres lorsque la roue électorale ne tournait pas au profit de notre Evangile, cet état d'âme anxieux, intolérant, s'effrite, disparaît, tombe sous nos risées, relève du vaudeville et des revues-bouffes.

Et l'indépendant surgit, cuirassé contre les dédains de la multitude moutonnière, l'épée brillante et haute comme celle des paladins; il combat pour le bien, le juste, l'utile, il recherche les revues électriques, conspue les chapelles politiques, élimine les personnalités mesquines, bien décidé à se former une opinion strictement personnelle, à la proclamer, à ne suivre aucune discipline intéressée.

La vertu réside dans l'*originalité*, plus que dans l'*obéissance*. Les coteries se disloquent, les bannières se vendent à l'encan chez les fripiers, les grosses caisses s'éventrent, les clairons s'aplatissent, et l'Homme libre, à la démarche fière et haute, reprend son port naturel, sa liberté d'appréciation, son aisance d'allures.

Seul, Torquemada en lorgnons peut se désoler. On ne croit plus aux « hommes providentiels, » on déserte les salles de meeting, on rit des moulins à paroles, et on s'aperçoit que tout le *bonheur* est dans l'*âme*, tout le problème dans l'*individu*.

Notre vie de *libertaires* est connue :

Quelle déception, amère comme une nausée, d'avoir consacré tant d'heures à d'improductives besognes politiques, d'avoir écouté des mots d'ordre, sacrifié nos loisirs à des « partis, » servi de tremplin à d'indéracinables ambitions !

Quelle honte de nous être noyés dans la masse, d'avoir considéré la *résignation* comme un *honneur*, le *silence* comme une *nécessité*, la *discipline* comme un élément de *succès !*

Pourquoi donc nous être *effacés* devant « l'intérêt de Parti, » nous être offerts en holocaustes sur l'hôtel du « dévouement. » Mais aussi quel bonheur *inexprimable* d'arriver *enfin*, après un long cycle d'erreurs, au seuil de l'immortelle Raison dont le souffle bienfaisant anime déjà les minorités intellectuelles : elle seule détruit les dogmes,

régénère l'homme, ravage les vieux cantonnements de la politique et mène l'humanité souffrante vers les moissons de l'avenir!

Jadis nous faisions la roue devant le public endoctriné, dans des atmosphères chargées de toutes les électricités de la haine, de l'envie, de l'intolérance populaire, les yeux obscurcis par d'absurdes mensonges, le nez reniflant de nauséabondes bouffées de pipes; soulevés par la claque, fouettés par les interruptions, endurcis par les injures et les diffamations, aigris par les polémiques, nous ignorions ce fait élémentaire que la lutte vraiment noble et utile est celle qui se livre dans le tabernacle de nos consciences, loin des beuglements ignobles des foules tyranniques!

Mais aussi quelle savoureuse paix du cœur, quel baume consolateur, au sortir d'aveugles fanatismes, loin d'étroites obligations à jamais rompues, en dehors du flot boueux des quotidiennes ambitions, à l'abri d'étouffantes disciplines, de ressentir les bienfaits réparateurs de cette philosophie libertaire dont l'éclatante lumière éclaire les iniquités ambiantes dans l'espoir de les consumer demain!

Et comme notre cœur se gonfle d'espérance, en voyant se grossir insensiblement les rangs de cette minorité d'élite, dont chaque unité *redevient elle-même*, dans l'hosanna de cerveaux libérés, de passions *utilisées*, de fécondités ennoblies!

VI

Horizons nouveaux

L'idée libertaire existe ailleurs que dans les livres; elle se dégage des manifestations de la vie collective. Jadis le Rêve, elle devient Réalité!

Le Verbe se fait chair.

Dans les ateliers

Entrez dans les ateliers; écoutez les discussions des *éléments les plus sérieux* du monde travailleur :

La République! La Monarchie!

Vains mots! Grotesques boursouflures!

Qu'importent les étiquettes!

Que signifient encore les formes *politiques*, quand les questions économiques dominent dans les préoccupations individuelles et collectives?

La suppression de salariat, l'organisation du travail, l'expropriation collective des moyens de production, voilà les thèses débattues, les problèmes soulevés!

Et la thèse du travail *attractif*, de l'*organisation libre* de la production reconquiert un ascendant nouveau dans les esprits d'élite.

Pourquoi une *réglementation outrée?*

Pourquoi la *chiourme?*

Pour traquer les *paresseux*.

Ceux-ci ne sont-ils pas les produits d'une société chaotique, inégale et désespérante?

Le *travail* n'est-il pas l'accomplissement d'une loi *physiologique?*

Comment se figurer que l'être humain, dont l'organisme est composé de tant d'outils précieux et si fertiles en jouissances, outil du bras, outil du cœur, outil de l'intelligence, comment se figurer qu'il les laisserait volontairement ronger par la rouille?

Une imbécile immobilité serait donc le secret désir de l'homme?

Au milieu des merveilles industrielles, dans l'exubérance anarchique d'une production centuplée, le travail constituerait comme aujourd'hui une malédiction?

Erreurs! Impossibilité!

Et le monde travailleur s'organise en congrès économiques, triomphe dans les grèves, se lasse d'un labeur dont les fruits sont amers, rêve et prépare une société où l'oisiveté *seule* sera méprisée, où le travail, devenu productif, sera sanctifié, où la liberté des vocations sera effective, où l'équation sera rétablie « entre le bonheur vivable et le bonheur vécu. »

Plus la *conscience libertaire* des ouvriers sera solide,

plus le *vouloir* dominera dans les âmes, plus aussi nous ferons d'enjambées vers le monde nouveau.

Ne désespérons pas, car l'ouvrier instruit commence, lui aussi, à se dégoûter des parades politiques.

L'abstentionnisme *conscient* fleurit dans les élections; la comédie politico-socialiste perd sa clientèle intelligente pour ne conserver que les simples d'esprit.

Au palais de « Justice » ...

Parcourez les longs corridors sombres des babyloniens palais érigés en l'honneur de Thémis; entrez dans les salles d'audience; écoutez les plaidoiries; lisez les ouvrages des jurisconsultes; feuilletez les revues nouvelles; étudiez les états d'âmes; lisez les récits d'assassinats, les péripéties de drames sanglants; parcourez les prisons; assistez aux décapitations; au palais, dans les livres, dans la presse, devant l'échafaud, au seuil mêmes des trônes, partout le *droit de punir* subit des atteintes, partout la criminologie se modifie, se bouleverse, partout s'ouvrent des horizons nouveaux, se dressent des problèmes formidables, s'effondrent d'absurdes procédés.

Jadis les criminalistes voyaient dans « la défense sociale » le fondement du droit répressif; or, cette défense, » élément *primitif* du droit pénal, n'apparaît plus qu'avec un risible caractère d'action réflexe sinon barbare!

Et ce droit répressif, inapte à prévenir l'extension de la criminalité, impuissant à guérir la plaie béante de la prostitution, incapable de vider les prisons, recherche piteusement des justifications plus subtiles, capitule devant les facteurs innombrables dont le Déterminisme a mis la rigidité en relief!

Et ces criminalistes en sont réduits, du haut de leurs doctes Empyrées, à rechercher une pâle réfutation des réponses hautaines et tranchantes d'Etiévant « démontant » par sa logique implacable un président d'assises revêtu de son hermine et de sa toque!

L'homme agit-il sous l'influence de causes extérieures à lui?

Dans ce cas, est-il bien responsable, et la répression se justifie-t-elle?

Une organisation sociale qui engendre des criminels, exaspère les plus doux, broie les consciences, empoisonne la vie dans ses racines, est-elle défendable..., est-elle respectable?

Si ce régime capitaliste entraine avec lui tant d'actes qui sont une réaction inéluctable, il faut qu'il soit bien illogique, qu'il froisse bien des intérêts, opprime et triture bien des cœurs!

Ah! l'abominable société! Elle seule est mise en accusation; les murs des prisons sont couverts de malédictions significatives.

Et dire qu'en pleine audience, à la face de mouchards rapportant des propos soi-disant entendus par derrière les vitres closes d'une salle située à l'étage, un tribunal doit convenir, s'il est sincère, que les persécutions exercées contre nous, se retournent contre leurs auteurs, par le prosélytisme qu'elles engendrent!

L'échafaud lui-même devient l'école du crime, au point que le gouvernement le redoute, laisse les morceaux de bois se moisir et le couteau terrible se rouiller dans l'inaction!

Oui, c'est l'effondrement d'un monde, l'aurore d'un autre.

Dans les Académies

Remparts de la routine, les vieilles académies s'éteignent par atrophie, se démantèlent, sans qu'il soit nécessaire de les toucher du doigt; en dehors de leurs vétustes murailles, au mépris de leurs ridicules symboles, dans l'insouciance de leurs ténébreuses objurgations, les hommes de pensée scrutent, pèsent, affirment, bafouent, démolissent, reconstruisent.

Les littérateurs en ont assez de ces romans broyant du noir, empoisonnant la joie de vivre, réduisant la conscience à un simple appareil enregistreur de faits, éteignant la flamme de combativité qui git en nous.

Finie la thèse de l'Art pour l'Art.

Assez d'Art pour Dieu!

Et l'Art social se fortifie, parce qu'il est en harmonie avec l'initiative individuelle de l'artiste.

C'est dans l'immense laboratoire des souffrances humaines, dans le vaste champ des vérités nouvelles, que l'artiste trouve les conditions nécessaires à l'épanouissement de son talent, à la satisfaction de son « Moi. »

Art combattant! Art destructeur!

Dans les ateliers de nos artistes, s'emmagasinent des dépôts d'une dynamite *intellectuelle*, prête à éclater pour chambarder, bien plus sûrement que les bombes, les vieilles munitions de la décrépite bourgeoisie.

Sous le pinceau du peintre, le ciseau du sculpteur, le burin du dessinateur, s'élabore une floraison d'idées dont la germination lente mais obstinée prépare les moissons de l'idéal nouveau.

Dans la Morale

Les codes se recouvrent de poussière, l'immobilisme est précurseur de la ruine; l'atrophie devient un phénomène de mort pour tout l'organisme qui en est affecté.

Après la morale religieuse, la morale métaphysicienne, après celle-ci, la morale altruiste, masque des fourbes et des tyrans; aussi la morale individuelle s'affirme et Guyau la voudrait sans obligation ni sanction.

Il importe, il est vrai, de rappeler que la morale individuelle exige une ambiance d'intérêts équilibrés.

Sinon elle se résoud dans la tyrannie. A tout prendre, néanmoins, elle est la plus *saine*, parce que la plus *directe*.

L'Opinion publique

doit être une sauvegarde, un terrain favorisant l'émancipation personnelle, une garantie pour le faible, un rempart pour le juste.

Ne remplit-elle pas ces qualités?

On n'a cure de sa sanction.

On s'insurge contre le despotisme des foules aveugles et l'on rappelle que l'antagonisme de la Pensée et du Nombre jalonne les sentiers de l'Histoire.

C'est la foule qui tortura Galilée rénovant la Science.

C'est la foule qui détruisit les premières machines, agents futurs de son salut.

C'est la foule qui persécuta les premiers socialistes, hua Zola, traqua les anarchistes, découragea les talents naissants.

C'est la foule qui, par sa torpeur, prolonge les iniquités, œuvre d'une minorité parasite.

C'est la foule, idolâtre du succès, contemptrice du malheur, qui aboya à mort après maints de ses bienfaiteurs.

C'est la foule qui acclame aujourd'hui, culbute demain; échafaude les réputations, les ternit ensuite; danse autour des autodafés, se presse au pied de l'échafaud, enguirlande les toréadors, donne le coup de pied de l'âne aux vaincus de la vie, aux éclopés du travail, aux vieillards grisonnnants se livrant à la mendicité.

Mais aussi, quelle vigueur morale de n'attendre d'elle ni justice, ni reconnaissance, ni succès, de propagander par *pur besoin personnel*, par invincible satisfaction de *conscience* et de ne vouloir d'autre sanction que celle que proclame notre cœur!

Complicité d'en haut

Ce qui nous réconforte, c'est que la désagrégation vient d'en haut.

Les gouvernements traquent les nihilistes allumant leurs torches incendiaires aux quatre coins cardinaux de l'Europe, mais eux-mêmes ne sont-ils pas les vrais nihilistes?

Les Parlements étalent : fourberie, incompétence, irresponsabilité, inaction, corruption et néant.

La diplomatie n'est plus qu'un simple équilibre d'intérêts égoïstes, inapte à prévenir les guerres, à supprimer les plaies du militarisme et à enrayer le protectionnisme.

Le paupérisme, la prostitution, l'alcoolisme restent sans solution.

Partout des divisions, des guerres, des défiances, des capitulations de consciences.

L'affaire Dreyfus fait jaillir la tuberculose morale dans les plus sombres replis où elle s'incrustait, et tandis que les boulevards de Paris retentissent des beuglements de la masse, ceux de Londres regorgent d'interminables théories de sans-travail. Spectacles fin-de-siècle, disent les gommeux! Oui, jeunes dandys, mais... pourvu que ce ne soit pas « fin de classe! »

VII

La Philosophie libertaire

La philosophie libertaire dont l'éclat irradie les âmes souffrantes, n'est pas l'opinion d'une secte *organisée*, avec caporaux et clairons; ses adeptes ne constituent point un parti élaborant des programmes, proscrivant les indisciplines ou recourant à l'américanisme des réclames.

Elle plane, au contraire, sur les partis de classe, de gouvernement ou de religion, reprochant à chacun d'eux de viser à mettre l'organisme social au service du *plus fort*.

Que cette « force » s'appelle argent, droit divin, droit du nombre; qu'elle s'incarne dans la ploutocratie, la théocratie ou la démocratie, elle fléchira un jour devant la majesté de l'individu, redevenu libre, éclairé, arbitre unique des ses destinées et de sa félicité.

La philosophie libertaire n'est point l'émanation intellectuelle de quelques philanthropes isolés, assez niais pour construire une humanité nouvelle d'après des rêves fatalement *personnels* et *fantastiques ;* mais bien la coordination des multiples données de la raison individuelle, telle qu'elle se reflète à travers les siècles.

La philosophie libertaire n'est donc nullement l' « esprit » d'un *moment*, d'un siècle ou d'une ère, pas plus qu'elle n'est limitée par des frontières géographiques ou politiques.

Car il y eut, depuis l'origine de la civilisation, des révoltés glorieux clamant les méfaits du pouvoir, extériorisant, en actes éclatants, la réaction produite dans leurs cerveaux entre le « fait » et l' « idéal. » Les « anarchistes qui s'ignorent » ont commencé avec la première forme de société, ils ne s'éteindront qu'avec la dernière.

La philosophie libertaire, enfin, ne rapetisse pas le séculaire et *impérissable* problème social à une prosaïque ruée d'appétits matériels; elle ne consiste pas dans l'inefficace et sempiternelle complainte contre les richesses d'exploiteurs, mais, au contraire, elle laisse à tous son caractère universel et intégral comme aussi sa portée largement humanitaire.

* * *

Placée au centre des connaissances sociologiques, elle en éclaire les rapports, en fonde l'harmonie, en explore les premiers principes. Recevant de précieux matériaux de la psychologie, des sciences exactes, de l'économie sociale, elle prête, à son tour, de sages et réconfortants enseignements aux branches les plus variées de l'activité individuelle.

A elle seule aussi, elle crée sans esclandre ni bravade, le plus utile des arts, celui qui, demain, jaillira de tous les êtres et de toutes les manifestations de la vie harmonisée et rénovée : l'art de penser sainement, d'adapter à la réalité les données de l'observation méthodique, d'épanouir en liberté les trésors cachés au fond des intelligences et des cœurs, de se conduire partout en êtres libres et heureux.

Elle élève l'homme, enguirlande ses recherches, embaume son existence, régénère sa famille.

Elle nous fait envisager les péripéties de la vie avec ce calme souriant et serein de ceux qui sont forts et deviendront invincibles. Aussi, avec quelle ardeur la philosophie

libertaire, s'appliquant au cœur de l'homme, y suit-elle le mouvement des passions!

Avec quelle justesse mathématique elle découvre, dans nos appétances les plus variées, une harmonie qu'une ambiance plus égalitaire pourrait réaliser sans danger!

Amie des lois *scientifiques*, les recherchant avec patience, elle leur assure une application éclairée et raisonnable, la *seule* qui soit digne de lois évidentes, défiant le temps et l'espace. Ennemie des lois *humaines*, issues de la volonté d'un despote ou de la foule peu éclairée, elle scrute le mécanisme gouvernemental pour y découvrir l'arbitraire, l'iniquité, l'inhumanité, l'infamie; sans souci des malédictions du nombre, elle prouve l'antagonisme *nécessaire* qui existe entre ces *prescriptions*, barbares, incohérentes, et les saines données de l'*expérience scientifique*, toujours humaine et logique.

Le nombre fût-il *éclairé*, le gouvernement fût-il *direct*, que la loi *politique* n'en incarne pas moins la domination d'une minorité sur la majorité; violatrice des besoins de la multitude, fallacieuse dans ses applications, brutale et coërcitive dans ses exécutions, telle fut, telle est, telle sera la loi, issue des officines parlementaires.

* * *

Mais si la philosophie libertaire n'enseigne pas précisément le respect de l'ordre social, tel que nous le présentent les savants officiellement patentés, elle nous élève au désir d'un ordre social *supérieur*, où les intérêts multiples s'équilibreront, où le respect mutuel règlera nos relations, nos actes, nos passions. Loin de supprimer ces dernières, elle les *utilise*, les met au service du bien. Sans doute, la masse confuse, le peuple divers et ondoyant, piédestal des tyrannies, n'admet pas encore que les êtres puissent être délivrés de toute contrainte physique ou morale; une discipline absurde continue à engendrer parmi les esclaves la dissimulation, la sournoiserie, le mensonge; des programmes politiques uniformes nivellent encore les

intelligences; des coteries peuvent encore obscurcir la responsabilité personnelle; un classement arbitraire fait toujours naître des rivalités, des jalousies et des haines.

Mais ne reste-t-il pas aux libertaires et au *droit humain* le recours vers l'homme *indépendant*, d'esprit intangible, libéré des suggestions intéressées, marchant sourd aux injures, insensible aux menaces, insoucieux des exclusions, vers la lumière de Vérité, de Charité et d'Amour?

Dans la grande faillite sociale, n'est-ce pas un immense avantage? Aussi nous le fait-on payer cher!.....

VIII

Les Pseudo-Libertaires

Ennemie des cérémonies religieuses, des mythes, des dogmes, l'Idée libertaire, loin des vacarmes quotidiens, élève l'homme à une hauteur de conceptions et de vérités dont la simple manifestation fait pâlir les pompes des cultes en débâcle.

Combien donc elle s'éloigne des vagues et maladives tendances du *mysticisme!*

Dans le *mysticisme* et chez les *mystiques*, on voit une collection de phénomènes *singuliers* produits par *quelques-unes* de nos facultés morales, lorsque, dirigées vers un ordre d'idées *supérieur* à la *nature*, elles s'y portent avec le plus haut degré de l'exaltation.

Théosophes, néo-bouddhistes, spirites, bien que recélant quelques rares vérités, d'ailleurs éparses et peu coordonnées, n'apparaissent que comme autant de floraisons morbides d'une société en rupture d'équilibre; les décadences d'empires, les fins de classes, les nations en banqueroute seront toujours caractérisées par d'innombrables déchets sociaux, aux élucubrations charentonesques.

Ces prophètes, appuyés, en réalité, sur d'antiques fois religieuses, se croyant inspirés par des « lumières immédiates, » dédaignent les formes scientifiques, font bon marché de la sociologie et vont, de leurs voix de stentors, jusqu'à proscrire le concours de la simple raison.

Grâce à eux, le Capitole est toujours bien gardé. Ces ésotériques ont des naïvetés d'enfant.

C'est leur droit, et la raison triomphera bien sans eux, car ils n'en imposent au vulgaire que par leurs costumes excentriques et leurs plantureuses chevelures.

Grâce à eux aussi, les revues comiques ne feront pas grève!

Mais voici le danger :

Audacieux et plagiaires, ces hyperboréens empruntent parfois sans pudeur le langage et les mœurs de l'Anarchie, en singent les orateurs, cherchent à obtenir de ceux-ci une certaine faveur et même à justifier par eux leurs propres écarts et leurs innocentes aberrations.

C'est là que le jeu ne nous amuse plus!

Assez de ces plaisanteries, n'est-ce pas? Traitez-nous de théoriciens et de doctrinaires, cela ne trouble pas notre sommeil; de notre côté, nous ne vous dirons pas votre fait, vous le devinez bien et il est entendu surtout que ceci reste entre nous.

Sous prétexte d'anarchisme, on voit, à côté de ces orgies cérébrales d'hallucinés, maintes utopies circuler comme autant de fausses pièces; simples manifestations maladives du chaos philosophique, elles ne revêtent même pas les caractères « précurseurs » des utopies de l'ancienne Grèce : Xénophon traçant le type idéal du parfait souverain, Platon créant une cité terrestre sur le modèle de la cité de Dieu, Pythagore imaginant un communisme théocratique semblable à celui de l'ordre actuel des jésuites, avaient beau être idéalistes à outrance; leurs utopies, au moins, préparaient l'avenir, contenaient les germes d'institutions rénovatrices, ouvraient la carrière à Aristote, ce précurseur incomparable de la sociologie positive; elles n'empêchaient pas, dans la suite, Diogène de nier la patrie, Cratès de mépriser l'opinion des foules, Epicure de conspuer les affaires publiques.

Mais les déséquilibrés de cette fin de siècle rompent la chaine de continuité entre les systèmes et les croyances, reflètent le Passé mourant, non l'Avenir triomphant ; ils se prétendent la « fleur » de la bourgeoisie intellectuelle, c'est-à-dire... une fleur de fumier. — En cela seul, ils sont dans le vrai. — Séparés de l'humanité, ils n'ont pas même le mérite d'être à eux-mêmes l'humanité entière et de puiser le principe de leur force dans quelque sublime égoïsme.

Apprenons à nous passer de cette fausse monnaie philosophique ; n'explorons pas ces terrains ténébreux, aux sinistres présages ; n'excommunions pas l'avenir, dans l'ignorance du passé et l'inutilité du présent.

Eclaireurs disséminés de multitudes qui nous jettent aux bêtes, formons, sans nous confondre, la phalange macédonienne s'élevant par le *caractère* au sentiment délicieux de cette communion spontanée dans laquelle nos pensées se pénètrent mutuellement ; « sans nous parler, sans aucun symbole, travaillons, en bardes réprouvés du monde des demi-dieux, à l'éclosion de cette vie où toute pensée n'entraine pas le martyre, où la liberté n'est pas scission, où tout amour n'est pas sensualisme et toute association un ignoble contact... »

IX

On fait le jeu des gouvernants

Les ouvriers nous déclarent : Votre philosophie est dangereuse parce qu'elle désunit la masse et fait ainsi le jeu des *gouvernants*.

Pourquoi confondre l' « union de la masse » et la « torpeur de la masse ? »

« Union, » cet effroi de la masse devant la moindre discussion, cette crainte de toute fatigue intellectuelle, cet amour bête et silencieux d'idées banales, ne bouleversant rien ou très peu de chose de ce qui existe, cet hypnotisme

exercé sur elle par des mots redondants frappant ses oreilles cent fois par jour, cette admiration aveugle devant l'étalage aux vilénies intéressées dont la « Petite Chronique » de certain quotidien donne le spectacle incessant !

Désunir l'incohérent ! Désassocier des idées contradictoires !

Magie éternelle du Verbe ! Escobar est immortel !

Si les anarchistes font le jeu des dirigeants, il faut bien reconnaitre d'ailleurs que ceux-ci ont une singulière façon de les récompenser : le procès de Lyon, l'exécution de Vaillant, celle de Caserio, les lois scélérates, le procès des Trente, les perquisitions, les expulsions, l'arrestation de Kropotkine, les pendaisons en Russie, les tortures de Montjuich, les fusillades d'Italie, tout fut mis au service de la vindicte gouvernementale, et tandis que les Inquisiteurs d'autrefois obéissaient à une *idée* religieuse les poussant au fanatisme, ceux de nos jours n'agissent que sous l'impulsion de l'*instinct de conservation* le plus aveugle, le plus bestial.

Il est vrai que ces persécutions se retournent contre les gouvernants au point que ces derniers peuvent mériter l'accusation de « faire notre jeu » et d'accélérer, en inconscients, la diffusion de nos idées.

Moins que jamais les lois d'exception profitent à leurs auteurs ; ceux qu'elles devaient tuer ne se portent pas trop mal et si le hasard de la politique élève demain les « socialistes » au pouvoir, ils pourront expérimenter l'inanité de la répression officielle ; aussi finiront-ils, le naturel reprenant d'ailleurs le dessus, par en revenir à leurs excellents procédés de calomnies et rouleront les plus purs et les plus sincères dans toutes les boues de leur basse presse.

Ils seront dignes de leurs ancêtres qui accusaient d'espionnage le vaillant Bakounine dont la vue seule terrifiait un jésuite rouge ; ils reprocheront à Tolstoï — l'homme simple — de boire du champagne dans sa chambre d'étude et le *vulgum pecus* libertaire sera taxé de mœurs

licencieuses, de destruction d'édifices, de provocations à commettre des crimes contre la « Sûreté de l'Etat. »

Petites gens, petits moyens!

X

Le « Nombre » tout puissant

Les libertaires sont peu nombreux!

Voilà ce qui ne nous déplaît nullement : si le nombre ne nous est pas propice — en apparence — c'est, pour l'anarchie, un élément précieux de *sincérité*, de pureté idéaliste.

Chez nous rien à gagner, si l'on excepte bien entendu maintes bastonnades. Nous n'appâtons personne et ce gage d'honnêteté deviendra bientôt un gage de victoire morale, car nous prêchons d'exemple et les aspérités de l'existence ne nous empêchent nullement de mettre nos actes en harmonie avec nos sentiments intimes; le libertaire est doux, éclectique, avide de savoir, d'un abord facile, cordial en relations, simple de mœurs, d'un calme serein au milieu d'un désarroi des esprits et des capitulations de conscience; polémiste, il n'épluche point la vie intime de ses adversaires; orateur, il évite les froissements personnels; uni à sa compagne, il l'élève vers les sphères de l'idéal et lui inspire l'amour de la liberté; père, il arrache ses enfants aux griffes du clergé, des pédagogues officiels, des politiciens sans vergogne; il ne laisse pas la vérité sous le boisseau.

Je me rappelle cette belle et touchante parole d'un réfugié russe : « Tu me demandes en quoi réside mon action sociale? La voici : je rends mes enfants plus contents que moi! »

Parole simple, touchante, consolatrice!

Et je n'oublie pas cette réponse d'un individualiste-anarchiste :

« Ce que je fais pour l'Humanité? C'est simple : Je suis heureux! »

Et notre ami portait sur ses traits anguleux ce calme inflexible de ceux qui sont forts, parce qu'ils ont vu, lu, vécu!

Elle restera toujours vraie, en effet, cette parole de Tolstoï :

« Le bonheur est en vous. »

Obéissant à un mouvement d'ascension irrésistible, toujours s'épurant, l'anarchie vient battre enfin le cœur de l'*homme*, centre autonome où ses mille courants aboutissent de toutes parts.

XI

Pas d'équivoque!

Aux uns, on reproche d'ouvrir à leurs auditoires des horizons trop beaux, de bercer leur public dans les plis de doux rêves.

Aux autres, on reproche de « draper du manteau de l'anarchie » des agissements constituant un héritage du monde capitaliste.

Des « horizons trop beaux! »

Certes, l'homme n'est pas l'*ange* que réclament les *communistes outrés*, pour qui le *dévouement* reste à l'état de dogme; il n'est pas l'altruiste dépeint dans certains romans et nous plaignons ceux qui, s'obstinant à le voir *tel qu'il devrait être*, oublient de le reconnaître *pour ce qu'il est;* nous nous désolons que tant d'anarchistes n'admettent autrui au bonheur intégral que si autrui se rallie d'abord à la conception toute gratuite d'une organisation dont les anarchistes traceraient le plan fantastique; mais toutes les erreurs ne doivent-elles pas payer tribut à la raison?

Et si nous ne voulons nous prononcer ni pour le communisme de Kropotkine, ni pour l'individualisme de

Mackay, ne pouvons-nous, tout au moins, croire à l'avènement d'un « équilibrisme économique » dont la puissance potentielle est recélée dans l'état de choses actuel?

« Cet homme, fils de la bête, qui a mesuré et pesé les corps célestes, qui s'est asservi l'éclair pour transmettre sa pensée, appuyé sur l'expérience de tant de siècles, ne parviendrait donc *jamais* à trouver une forme sociale respectant sa dignité, sa liberté, son travail! » (De Laveleye.)

Nos enfants seraient, comme les brutes, éternellement courbés sous les maîtres!

Après avoir démoli les Dieux d'en haut, balayé l'Olympe, profané les idoles, nous continuerions à engraisser ce monstre-souverain d'en bas, ce Dieu-Etat, qui dévore nos ressources, suce notre sang, ternit nos félicités?

Et vous, Messieurs les rhéteurs, qui rendez l'Idée responsable d'un Pourbaix, ne voyez-vous point la duperie?

Aux catholiques, vous reprochez Torquemada et ses bûchers sinistres.

Ils vous répondent par Saint Vincent de Paul et son christianisme de charité.

Aux libéraux, vous reprochez les injustices manchestériennes.

Ils vous opposent Voltaire, Rousseau, tous les penseurs dont les écrits chambardèrent le monde nobiliaire.

Le socialisme du comte de Mun n'est pas celui de Jules Guesde. Celui de Domela diffère du marxisme de Bebel.

Partant, l'anarchie des uns peut différer de celle des autres.

A ceux qui voudraient nous rendre complices des vilénies placées sous le couvert de l'anarchie, nous répondons que nul n'est notre disciple, que nous ne sommes celui de personne, et notre philosophie sera celle du bonheur, de l'amour, de la tolérance.

Si, dans l'avenir, vous voulez nous retrouver, prenez le chemin de la Liberté! Le rendez-vous ne sera pas manqué. de la justice entre les hommes, le progrès de la science,

l'absence de religions, le travail libéré, la joie de vivre, tel est notre but.

Et au moment même où la liberté reçoit partout le plus sanglant des soufflets, nous disons avec Zola, l'immortel auteur de *Paris :*

« Autrefois, l'esclave accablé, brûlant d'une espérance » nouvelle, s'échappait de sa geôle, rêvait d'un siècle où » sa misère serait payée d'une éternelle jouissance. Main- » tenant, que la science détruit ce ciel menteur, cette » duperie du lendemain de la mort, l'esclave, las de » mourir pour être heureux, exige la justice, le bonheur » sur la terre. Ah! lorsque le catholicisme ne sera plus » qu'une très vieille superstition morte, quelle stupeur » ressentira-t-on que les ancêtres aient pu supporter » cette religion de torture et de néant.

» Un Dieu bourreau, l'homme châtré, menacé, supplicié, » la nature ennemie, la vie maudite, la mort seule douce » et libératrice!

» Pendant deux mille ans, la marche en avant de l'huma- » nité aura eu pour entraves cette odieuse idée d'arracher » de l'homme tout ce qu'il a d'humain, les désirs, les pas- » sions, la libre intelligence, la volonté et l'acte, toute sa » puissance.

» Mais aussi quel réveil joyeux, lorsque la virginité » sera méprisée, lorsque la fécondité redeviendra une » vertu, dans l'hosanna des désirs honorés, du tra- » vail exalté, de la vie aimée, enfantant l'éternelle créa- » tion de l'amour! »

PAUL SOSSET (FLAUSTIER).

Ixelles, 1er novembre 1898.

Ouvrage Recommandé

HISTOIRE DE LA COMMUNE DE 1871

PAR

LISSAGARAY

Beau volume de 576 pages. — Prix : 3 fr. 50. — Nouvelle Edition

Alors que nos adversaires, dans le but d'effrayer ceux qui ne nous connaissent pas suffisamment, nous reprochent tous les jours de soi-disant épisodes de la Commune, inventés par eux, bien que mille fois démentis, nous ne pouvons mieux faire que d'engager tous ceux qui recherchent la vérité, de se procurer cet ouvrage, qui porte en épigraphe : **Pour qu'on sache.**

Cet ouvrage trouvera sa place dans toutes les bibliothèques. La 1re édition, qui est quasi-introuvable, n'était pas à la portée des travailleurs, son prix étant devenu trop élevé. L'acquisition de cette seconde édition peut être faite par tous ceux qui veulent s'instruire et connaître ce que fut la Commune de 1871.

La vente en est interdite en France, et les exemplaires y sont l'objet d'une saisie.

Dépositaire exclusif pour la Belgique : **L. ROMAN,** rue de Fer, 59, Namur